



Ouvrez les yeux, Dora. — Page 222, col. 2.

Geneix, qui était auprès de la fenêtre de la rue, attends, mon Dieu! tais-toi! Le voilà sans doute ce monsieur Bernyer, il vient ici, et c'est... Oui, j'en étais sûre, c'est lui! c'est monsieur de Villemers!... Oh! mes amis, cachez-moi! Dites que je suis partie, que je ne dois pas revenir! S'il me voit, s'il me parle!... Est-ce que vous ne sentez pas que je suis perdue?

GEORGE SAND.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS

XIII

UNE DOUCHE D'EAU FROIDE.

Ma nouvelle vie durait depuis plus d'une quinzaine sans que j'eusse vu Dora, qui était retournée chez son père, et à qui je m'étais contenté d'écrire (toujours par l'intermédiaire de miss Julia Mills) que j'avais beaucoup à lui apprendre dans notre première entrevue. En attendant, toutes les forces de ma volonté se concentraient sur le but que je me proposais d'atteindre. Je méditais chaque jour un autre sacrifice; je m'imposais de nouvelles privations; et j'essayai même de me réduire à une nourriture végétale, au risque de descendre jusqu'à la classe des animaux herbivores et graminivores.

Nous étions d'ailleurs parfaitement établis dans mon appartement de la rue Buckingham, où M. Dick continuait ses copies avec une béatitude complète. Ma tante obtint une victoire signalée sur mistress Crupp, en jetant par la fenêtre la première cruche que celle-ci avait essayé de laisser sur l'escalier pour la faire tomber et en donnant de sa personne pour protéger, sur tout le trajet du rez-de-chaussée à notre étage, une femme de ménage surnuméraire qui remplaça

Peggoty quand celle-ci dut retourner à Yarmouth. Ces mesures vigoureuses frappèrent de terreur mistress Crupp, au point qu'elle se réfugia dans sa propre cuisine, se persuadant que ma tante était folle. Ma tante, très-indifférente sur l'opinion de mistress Crupp ou de toute autre, et n'étant pas même fâchée de favoriser cette idée, acheva ainsi la déroute de l'ennemi, qui n'osait plus se montrer sur l'escalier et qui se cachait derrière les portes dès qu'il entendait ouvrir la nôtre. Ce triomphe amusa beaucoup ma tante, et c'était un plaisir pour elle de faire peur à mistress Crupp, qui n'était pas toujours assez alerte pour dérober à temps toute l'ampleur de ses jupes de flanelle dès qu'elle apercevait le chapeau posé de travers sur la tête de la prétendue folle.

Ma tante, femme ingénieuse et d'une propreté recherchée, fit de telles améliorations dans nos arrangements domestiques, que je paraissais devenir plus riche au lieu de m'être appauvri. Entre autres inventions, elle convertit l'office en cabinet de toilette, et me fit faire, à mon usage, un lit qui, pendant le jour, ressemblait à une bibliothèque autant qu'un lit y peut ressembler: j'étais l'objet de sa constante sollicitude, et ma pauvre mère elle-même n'aurait pu m'aimer davantage ni s'occuper plus tendrement de mon bonheur.

Peggoty avait considéré comme un précieux privilège d'être admise à la participation de ces arrangements et de ces petits soins. Quoiqu'elle conservât toujours quelque chose du sentiment de crainte que lui avait autrefois inspiré ma tante, elle en avait reçu tant de marques d'encouragement et de confiance, qu'elles étaient les meilleures amies du monde. Mais le moment était venu pour ma vieille bonne de retourner chez elle pour y tenir l'engagement qu'elle avait pris à l'égard de Cham.

— Adieu donc, Barkis, lui dit ma tante, portez-vous bien. Je n'aurais jamais pensé que j'aurais eu tant de chagrin à me séparer de vous.

J'accompagnai Peggoty au bureau de la diligence et la vis partir. Elle pleura à chaudes larmes et me recommanda son frère, si je le rencontrais. Nous n'avions plus eu de ses nouvelles depuis qu'il nous avait quittés tous.

— Et maintenant, mon cher Davy, ajouta Peggoty, si pendant votre apprentissage, vous avez besoin d'argent mignon, ou si, quand votre temps sera fini, vous avez besoin d'une plus forte somme pour vous établir, qui a plus de droit de vous en prêter que la vieille bonne de votre mère, ma gentille fille?

Je n'étais pas d'une indépendance assez sauvage pour repousser Peggoty d'une manière absolue.

— Si jamais j'emprunte à personne, lui dis-je, ce sera à vous.

Cette réponse adoucit un peu le regret qu'elle eut de ne pouvoir me faire rien accepter immédiatement.

— Et répétez bien, mon cher enfant, me dit-elle tout bas, répétez à votre belle miss que j'aurais été heureuse de la voir, ne fût-ce qu'une minute. Qu'elle sache qu'avant qu'elle vous épouse, je veux venir vous arranger votre maison... si vous consentez à me laisser faire.

Je promis à Peggoty qu'il n'y aurait qu'elle qui y toucherait, ce qui lui fit tant de plaisir qu'elle partit presque consolée de notre séparation.

C'était un samedi; ce jour-là, enfin, Dora retournait chez miss Julia. Lorsque M. Mills serait sorti pour aller faire au club sa partie de whist, un signe télégraphique devait m'avertir qu'on m'attendait pour prendre le thé avec les deux amies. A l'heure indiquée, j'étais dans la rue, les yeux fixés sur le balcon du salon où il était convenu qu'on suspendrait une cage en dehors. M. Mills s'endormait quelquefois après son dîner, et la cage tardait tant à paraître, que je fis des vœux pour que le club le mît à l'amende. Enfin M. Mills sortit, et je vis ma Dora elle-même suspendre la cage au balcon, non sans